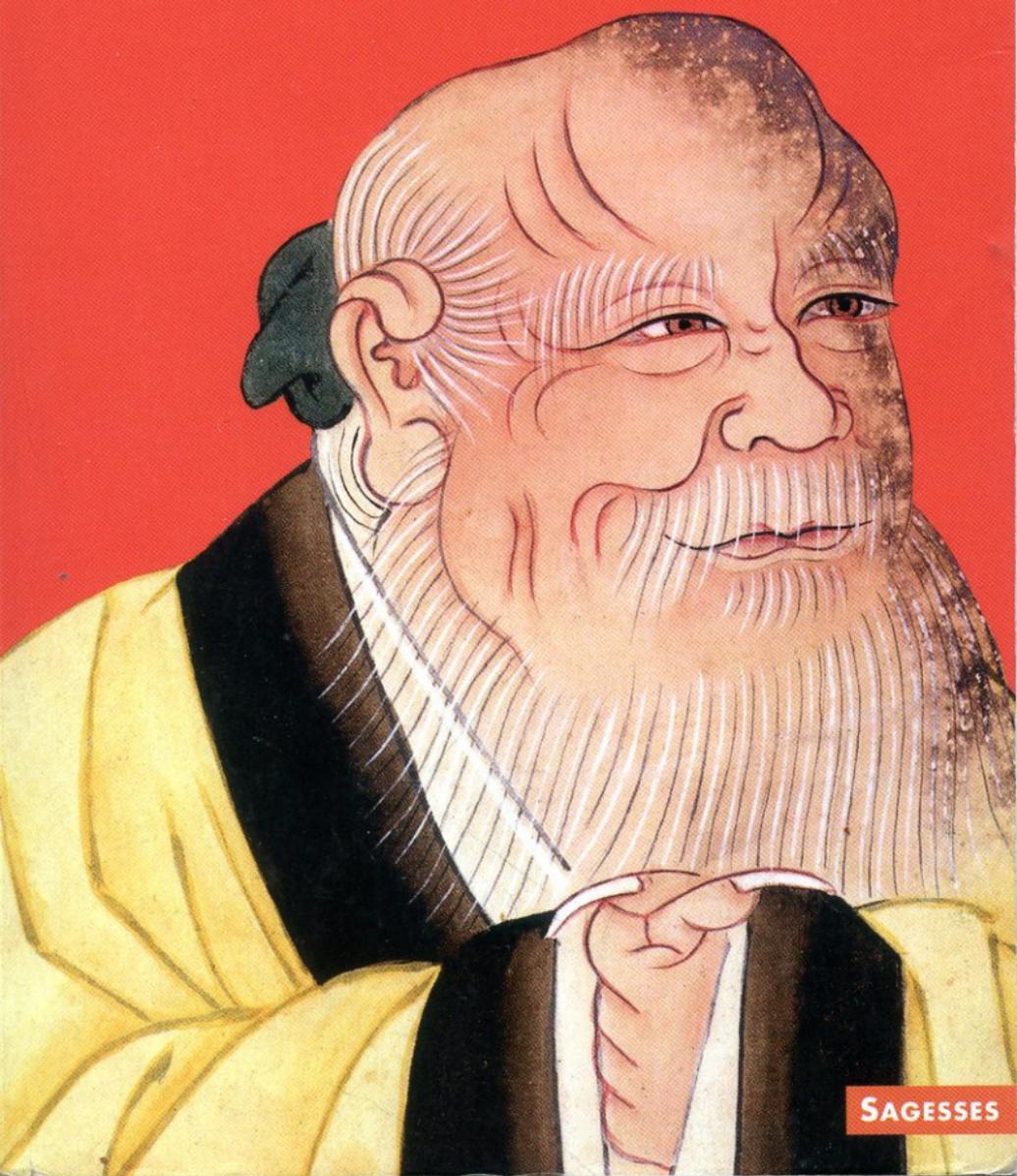


Max

Kaltenmark

Lao tseu
et le taoïsme



SAGESSES

Lao tseu et le taoïsme

Ce merveilleux petit ouvrage nous livre les clés pour découvrir la richesse de la pensée de Lao tseu, ce personnage semi-légendaire qui aurait été contemporain de Confucius et du Bouddha. Avec une clarté exemplaire, il en présente la doctrine : les thèmes du Tao, du non-agir, du vide, et s'attarde sur la religion taoïste, alliance déconcertante de mysticisme et de magie. Renversant une image répandue, il montre que, loin de se retirer du monde, le taoïste reste engagé dans la société par son rayonnement bienfaisant. Ainsi ne faut-il pas lire le *Livre de la Voie et de sa vertu* comme une simple œuvre philosophique, mais comme un condensé de principes de vie et de bonheur à mettre en pratique. Si Confucius est le représentant idéal de la tradition lettrée chinoise, il apparaît que Lao tseu eut une influence considérable sur la vie spirituelle des individus.

Max Kaltenmark (1910-2002)

Sinologue, spécialiste du taoïsme, il a, par ses découvertes, orienté le travail des chercheurs actuels. Il a notamment publié *La Philosophie chinoise* (PUF, 1972).

www.lecerclepoints.com

Couverture : Portrait de Lao tseu,
peinture, 1685 © Raffael/Leemage
Éditions Points, 25 bd Romain-Rolland, Paris 14
ISBN 978.2.7578.3667.5/Imp. en France 02.14



9 782757 836675

7 €

technique essentiel pour accomplir un envol mystique et qui joueront un rôle important dans le taoïsme postérieur. Nous avons vu que Lao tseu fait allusion à des exercices respiratoires et quant à Tchouang tseu, il affirme que les Parfaits du temps jadis avaient une respiration profonde ; mais il ajoute que cette respiration n'était pas seulement du gosier et des poumons comme chez le commun des mortels, mais du corps tout entier à partir des talons. Il s'agissait donc, plutôt que d'une simple méthode de respiration, d'une technique de méditation semblable à celles que nous rencontrerons plus tard, un exercice tout intérieur dont le but était sans doute de concentrer les forces vitales et d'unifier en même temps les forces psychiques.

L'adepte libéré par l'extase des contraintes physiques avait ainsi la sensation de s'élever et de s'ébattre en dehors de l'espace et du temps. Il était semblable à ces génies diaphanes qui vivaient dans des contrées merveilleuses. Or Tchouang tseu conclut la description de ces génies dont l'esprit est « concrète » en disant : « Ils préservent les êtres des pestilences et assurent des moissons prospères ». C'est en se retirant du monde, c'est-à-dire en pratiquant la vie extatique, que le Saint taoïste croyait être le plus utile au monde.

Mystique et politique

Un des termes qui désignent la purification de l'âme est *sin tchai*, ce qui signifie, mot à mot, *jeûne du cœur*. Le *tchai* était, dans la pratique religieuse classique, l'abstinence rituelle qui précédait les sacrifices. Tchouang tseu parle du *sin tchai* dans un passage où il met en scène Confucius et son disciple préféré Yen Houei (ch. 4). Celui-ci s'apprête à se rendre auprès d'un tyran afin

d'essayer de le civiliser un peu. Son maître, auquel Tchouang tseu prête ici encore des idées taoïstes, le met en garde contre toute attitude agissante, volontaire, qui ne manquerait pas de susciter une réaction dangereuse chez son redoutable interlocuteur. Il lui conseille, avant de partir, de se purifier et de concentrer son esprit par le jeûne (*tchai*) et lui explique ce qu'il entend par là :

« Unifie ton intention. N'écoute plus avec les oreilles, mais avec le cœur (l'esprit) ; puis n'écoute plus avec le cœur, mais avec l'âme-souffle. Car l'ouïe est limitée par l'oreille ; le cœur est limité par son ajustement aux objets particuliers, mais quant à l'âme-souffle, elle est une vacuité passive. Or le Tao réside là où est le vide, et le vide est obtenu par le jeûne du cœur. »

Après qu'il eut expérimenté le jeûne du cœur, Yen Houei eut le sentiment d'avoir perdu son moi :

« Avant que j'aie pu employer cette méthode, j'avais conscience de mon moi ; maintenant que j'ai pu l'employer, c'est comme si, moi, Houei, je n'avais jamais existé. Est-ce cela le vide ? – Parfaitement, répondit Confucius. »

Nous nous trouvons ainsi en présence d'une particularité de la mystique taoïste : son efficacité pratique. La purification psychique est une méthode pour vivre dans le siècle et pour y « agir sans agir ». Pleinement habité par le Tao, le Saint possède désormais un Tö (un pouvoir mystique) qui exerce une action bienfaisante, mais imperceptible sur autrui. Les taoïstes insistent beaucoup sur la nécessité de « voiler son éclat » : ne pas briller ! La lumière spirituelle doit rester tout intérieure. Si elle s'extériorisait, elle risquerait d'éblouir et elle cesserait

d'être bienfaisante. Le pouvoir du Saint est immense, mais à condition d'être occulte.

Même dans la vie courante, les contacts entre les êtres ne sont sans danger que s'ils sont parfaitement désintéressés. Les animaux ne s'y trompent pas, ils sentent intuitivement l'état d'esprit de qui les approche :

« Un jeune homme qui habitait au bord de la mer aimait beaucoup les mouettes. Tous les matins, il allait sur le rivage pour jouer avec elles et les mouettes arrivaient par centaines sans hésiter. Un jour, le père du jeune homme lui dit : On m'a dit que les mouettes jouent familièrement avec toi. Prends-en quelques-unes et me les apporte pour que moi aussi je puisse jouer avec elles. Le lendemain, le jeune homme se rendit au bord de la mer : les mouettes jouèrent dans les airs au-dessus de lui, mais aucune ne descendit. » (*Lie-tseu*, 2.)

Voilà pourquoi Yen Houei devait vider son cœur avant d'aborder le tyran.

Il en est de même pour gouverner. Tous les philosophes chinois se préoccupaient du problème politique. Malgré son individualisme, Tchouang tseu ne fait pas exception. Vivant à une époque particulièrement troublée, il ne pouvait pas ne pas avoir ses idées sur les problèmes de la guerre et de la paix, de l'ordre et du désordre. Mais ce qu'il en dit est aussi peu réaliste que possible. Naturellement, il condamne la guerre non parce qu'il faut aimer son prochain (ce qui est, de son point de vue, le meilleur moyen de lui nuire), mais parce que toute entreprise mondaine est futile. Pour gouverner, proclame-t-il, le prince n'a rien d'autre à faire que de s'occuper de son âme. Un roi de Wei hésite : faut-il faire la guerre à Ts'i ? Son ministre et son général sont d'avis opposés et s'accusent réciproquement d'être des gredins. Le taoïste Houa tseu

intervient et dit : « Celui qui sait si bien préconiser la guerre contre Ts'i est assurément un gredin, mais celui qui dit si bien le contraire en est un autre. Et qui traite de gredins les partisans de la guerre et leurs opposants est aussi un gredin. — Que faire alors ? demanda le roi. — Sire, il faut chercher le Tao, voilà tout. »

Persuadé que seule la présence du Tao procure le pouvoir véritable, Tchouang-tseu exige du chef qu'il cultive en lui-même la sainteté. Responsable de l'ordre naturel, un roi devrait ressembler aux Immortels qui, depuis leurs paradis, assurent de belles récoltes. La seule présence d'un Saint dans un pays suffit d'ailleurs à procurer la prospérité à ses habitants. On demandera donc au roi (plus tard à l'empereur) de vivre en ascète et de ne point intervenir dans le cours des choses. Le zèle philanthropique, les initiatives civilisatrices, les contraintes des lois, tout cela, pour Tchouang tseu, est péché contre le Ciel, contre la nature. Les anciens rois civilisateurs, si prisés des confucianistes, n'ont réussi qu'à pervertir les hommes, ils ont détruit la spontanéité naturelle des êtres. Il en est de même des premiers inventeurs :

« Les chevaux, quand ils vivaient libres dans les prairies, broutaient l'herbe et buvaient de l'eau. Quand ils étaient contents, ils croisaient leurs cous pour les frotter l'un contre l'autre ; quand ils se fâchaient, ils se tournaient dos à dos et se donnaient des ruades : c'était tout ce qu'ils savaient faire. Mais quand on se mit à les atteler et à les harnacher, ils apprirent à être fourbes, à courber le cou, à s'emballer, essayant de se débarrasser du mors et des rênes » (ch. 9).

Au temps où les hommes n'étaient pas encore pervers, « ils restaient chez eux sans savoir rien faire, se promenaient sans savoir où ils allaient. Ils s'empiffraient

joyeusement, se tapaient sur le ventre, s'ébattaient librement. Ils n'avaient pas d'autre talent. Mais quand les sages (confucianistes) parurent avec leur courbettes rituelles et leur musique, prétendant régler les attitudes dans le monde entier, quand ils se mirent à exhiber leur vertu dans l'espoir de conquérir les esprits, alors les hommes commencèrent à se démener pour la science, à se disputer pour la richesse ; il ne fut plus possible de les arrêter. Ce fut l'erreur de ces sages » (ch. 9).

Adoptant sans doute un vieux mythe, Tchouang tseu raconte la fable suivante pour illustrer les méfaits des civilisateurs imprudents :

« Le souverain de l'Océan méridional était Chou ; le Souverain de l'Océan septentrional était Hou. Le Souverain du Centre était Chaos. Chou et Hou se rencontraient parfois dans le domaine de Chaos qui les traitait fort courtoisement. Ils songèrent à la meilleure façon de lui rendre ses bienfaits : « Tout le monde a sept ouvertures pour voir, entendre, manger, respirer. Celui-ci en est dépourvu. Essayons de les lui percer. » Ils entreprirent donc de lui forer chaque jour une ouverture. Le septième jour Chaos mourut » (ch. 7).

Chaos avait la perfection de la sphère, il possédait la simplicité originelle (*p'ou*) de l'être indifférencié, l'autonomie de l'embryon qui est concentration de vie repliée sur elle-même ; un zèle intempestif veut le rendre comme tout le monde, l'initier à la vie civilisée en lui donnant des organes qui détruisent son unité. Le mythe symbolise parfaitement le péché originel des Fondateurs.

Tchouang tseu aime opposer ce qui est du Ciel et ce qui est de l'Homme, autrement dit ce qui est de la nature et ce qui est de la société. Il faut selon lui renoncer à tout artifice et même aux techniques qui apparemment sou-

lagent le travail de l'homme, mais qui ne tardent pas à l'avilir moralement. Le taoïste choisira de vivre obscurément dans de toutes petites communautés qu'on imaginait avoir existé au temps où régnait une Vertu parfaite. Les États étaient petits, avec peu d'habitants ; ceux-ci se servaient, pour communiquer, non de l'écriture, mais de cordes nouées ; ils trouvaient bonne leur modeste nourriture, beaux leurs vêtements, se complaisaient en leurs propres usages et se sentaient bien chez eux. Les chefs-lieux étaient si proches les uns des autres qu'ils étaient à portée de vue et qu'on y entendait le chant des coqs et l'aboiement des chiens du voisin ; et pourtant leurs habitants vieillissaient et mouraient sans être entrés en relation. En ce temps-là régnait un régime politique idéal (ch. 10 ; *Lao-tseu*, 80).

Éloge de l'inutilité

Le Saint taoïste se place « au centre de l'anneau » et laisse les choses s'accomplir spontanément. Il se garde donc de servir le bien public : sainteté et utilité profane sont incompatibles. Après Lao tseu, qui affirmait que toute efficacité réside dans le vide et qu'il faut être sans mérite, Tchouang tseu proclame la valeur éminente de l'inutilité. Un arbre n'a de chance de grandir et de devenir vénérable que si son bois ne vaut rien aux yeux du charpentier.

« À King-che dans le pays de Song, le terrain est très favorable aux catalpas, cyprès et mûriers. Dès que leur tronc atteint la circonférence d'un empan ou deux, ils sont abattus par des gens qui ont besoin de poteaux pour y attacher leurs singes ; ceux qui mesurent trois ou quatre brasses sont abattus pour servir de grosses poutres faîtières ; et ceux de sept ou huit brasses le sont pour les